

La relique la plus vénérable de l'industrie antique, repose dans le Musée Anglais (*British Museum*.) C'est le trône de la reine Hatasu, qui régna dans la vallée du Nil 1600 ans avant la naissance de Jésus-Christ et 29 ans avant Moïse. Ce trône est fait en *lignum vite*. Les pieds qui sont sculptés sont incrustés d'or et le dossier est incrusté d'argent.

Une des industries chinoises est l'entraînement de la loutre, qui se dresse parfaitement pour la pêche au poisson. Elle peut attrapper des poissons pesant 40 livres, qu'elle rapporte à son maître.

### CHRONIQUE

Il fut un temps où, pour excuser l'exercice de certaines industries honorables mais d'un ordre inférieur, les professions libérales disaient, par politesse et par bonté de cœur : *il n'y a point de sot métier*. Il va falloir bientôt renverser la position. Les occupations d'ordre intellectuel sont peu à peu refoulées, envahies, dominées par les appoints variés de la banque, du commerce, des corporations industrielles ou par certaines réquisitions sociales qui prennent un développement surprenant. Aujourd'hui le traitement annuel d'un gérant de banque ou de chemin de fer se chiffre par quinze, vingt et trente mille piastres par année. Les chefs de grandes fabriques sont payés \$5,000. Un bon joueur de cricket s'engage à raison de \$6,000 pour la saison.

La dernière sensation est l'engagement du cuisinier français, Joseph Dagniol, par M. W. K. Vanderbilt, de New-York, à raison de \$10,000. Vous avez bien lu DIX MILLE PIASTRES PAR ANNÉE pour un chef de cuisine. C'est lui qui doit, dans le but de consoler ces pauvres avocats, médecins et notaires dont la moyenne n'atteint pas \$1,000 par année, dire d'eux avec bienveillance : *Il n'y a pas de sots métiers*.

Il y a des années que cela dure, et M. Dagniol doit avoir à l'heure qu'il est mis une petite fortune sur la planche. Mais la grande commotion du jour, à New-York, c'est qu'il s'en va. Pourquoi l'aristocratie américaine ne concentrerait-elle pas toute son attention sur un monsieur qui, à manier des casseroles et des marmites, reçoit le traitement de nos lieutenants Gouverneurs ? Et pour quelle raison s'en va-t-il, se demande-t-on de tous côtés ? Pour une haute question de diplomatie culinaire. Madame Vanderbilt voulait avoir le 12 août dernier sur sa table du fruit défendu : de la perdrix ; et le cuisinier a été trop maladroit ou trop scrupuleux pour s'en procurer. Voilà comment s'écroulent les trônes les plus solides.

Les deux acteurs de ce drame n'ont pas eu les ressources d'esprit de Talleyrand qui un jour s'était trouvé en conflit avec son cuisinier.

M. de Talleyrand avait à offrir un dîner d'apparat,

Les provisions les plus belles et les plus exquis furent retenues à l'avance, et tout allait pour le mieux. Mais le poisson manquait encore, et M. Talleyrand ne laissait pas que d'en être fort chagrin, quand il reçut de deux endroits différents deux saumons d'une dimension extraordinaire.

« Vous les servirez l'un et l'autre ; il faut qu'on les admire comme ils le méritent, et qu'on ne les mange qu'après les avoir admirés, dit M. de Talleyrand à son maître d'hôtel.—Impossible, monseigneur.—Comment, impossible ? quand je

le veux !—Monseigneur, on ne peut servir qu'un poisson de ce genre comme *entrée* ou *relevé de potage*. Servir deux saumons, ce serait violer tous les articles du code en matière de festin.—Mais cependant...—Impossible, monseigneur.»

M. de Talleyrand était un homme de ressources, on le sait, et d'accommodements de toutes sortes. Il réfléchit deux minutes, puis dit quelques mots à l'oreille du maître d'hôtel, qui sourit.

Le jour du fameux dîner arrive dès le lendemain. L'officier de service se présente et, marchant avec une gravité majestueuse et à pas comptés, il tient dans ses bras sur un plat d'argent le saumon prodigieux et magnifique.

On s'exclame de toutes parts :

« Il n'y a que vous, monseigneur !...—C'est un saumon qui n'a pas son pareil au monde, » dit un courtisan.

A ces mots, le maître d'hôtel, qui n'oubliait point son rôle, fait un faux pas, trébuche sur lui-même, et patatras ! le plat et le saumon roulent à terre.

« Maladroit ! » cria M. de Talleyrand.

Puis, se reprenant, tout à coup et avec un sourire plein de calme : « Allez, et qu'on nous en serve un autre. »

L'autre, qui attendait son tour dans l'office, fut apporté en un instant.

L'incident Vanderbilt-Dagniol donne la clef des extravagances sociales qui se commettent de nos jours dans les grandes villes américaines. La noblesse et le prestige des vieilles familles y étant inconnus, il n'existe qu'une classe éblouissante : l'aristocratie de l'argent. Le chiffre dépensé est le blason ; et naturellement les Vanderbilt qui ont près de \$300,000,000 accumulés dans les différentes branches de leur famille occupent la première page du livre héraldique américain.

La vie mondaine a implanté dans New-York tous les raffinements des plaisirs parisiens. On y vit à outrance par la bourse, par l'esprit, par les sens, par le sentiment ; car il n'y a pas de doute que l'Américain de nos jours est excessivement cultivé, policé, imbu du meilleur monde. On se plaisait autrefois à plaisanter sur les vulgarités, les crudités, le sans-gêne des mœurs indomptées de ce peuple libre et infatué. Les choses sont bien changées. Les plaisirs sociaux y sont organisés avec toutes les délicatesses que la vieille Europe a mis des siècles à perfectionner, et l'on en jouit avec le *go ahead* que l'énergie et l'exubérance de vie de la jeune Amérique sont capables de produire.

Cependant, l'évolution continue et la vie bruyante semble céder à son tour du terrain à ce qu'on appellerait en Europe la vie de château. En France comme en Angleterre les vieilles familles passent maintenant presque tout le temps dans leurs terres, où, fuyant les clameurs fatigantes et les tracasseries de la foule, elles jouissent tranquillement des beautés de la campagne. C'est le secret de cette perpétuation de vigueur qui se conserve dans la race ; car l'atmosphère des villes a la fatale destinée d'entamer progressivement le capital intellectuel comme le réservoir vital des familles. Et voilà que les Américains organisent l'existence à la campagne. La villégiature de Newport et de Lenox ne se ferme maintenant que juste le temps du carnaval, et les familles américaines qui en ont le moyen, passent six, huit et dix mois à la campagne.

Il ne serait peut-être pas juste de généraliser cet enseignement pour l'appliquer au Canada.

L'hiver est ici une barrière et un contrepoids. Les plaisirs de l'hiver sont à peu près concentrés dans les villes et ne peuvent en sortir. Les familles n'auraient qu'à mieux appliquer dans leurs maisons calfeutrées les lois de l'hygiène pour se faire une provision de vigueur qui leur servirait à mieux traverser l'hiver. Tout de même, nos villes négligent trop, pour l'avenir de notre race et la vigueur de notre population, la vie à la campagne.

Mais à propos de *go ahead* américain, voici bien la dernière expression de cet enfièvrement qui a supprimé depuis longtemps tous les délais et tous les obstacles. Ce n'est pas une histoire, mais un fait divers de toute authenticité arrivé à New-York. La semaine dernière, un jeune homme de mine honnête fait irruption, à Chambers street, dans un char de la ligne Broadway accompagné d'un frotteur de bottes. On me dira que ce n'était guère l'endroit pour faire cirer sa chaussure. Le conducteur le comprit bien ainsi et voulut faire déguerpir cette envahissante industrie. « Cas d'urgence » lui cria le jeune homme, qui ajouta quelques mots à l'oreille du conducteur. Pendant l'opération qui dura à peine deux minutes, l'étranger avait tiré son carnet et écrit, cacheté et adressé quatre lettres qu'il confia à son cirer avec des instructions précises. « Tu me rapporteras la réponse, lui dit-il, au No. X... de la rue Z... dans vingt minutes. File. »

Puis le jeune homme ouvrit fiévreusement un sac de voyage, en sortit manchettes, faux cols, brosses et peigne et procéda à sa toilette. Après avoir épousseté son habit et lissé son chapeau, étant à la veille de descendre, il s'adressa à son public qui était émerveillé d'un tel sangfroid : « Mesdames et messieurs, j'ai à vous demander excuse pour cette petite séance peu convenable. Je ne suis ni un dude, ni un original. Je suis un homme ordinaire arrivant à l'instant même de Bridgeport, Connecticut. Dans vingt minutes précises, je dois conduire à l'autel la plus charmante fille de New-York. Mon train était en retard de deux heures et j'étais flambé sans la bonté du conducteur et sans votre bienveillance. Maintenant, j'ai mon affaire. Merci. »

TOUCHE A TOUT.

### LA LOGIQUE DES CHATS

(LÉGENDE)

Savez-vous pourquoi les chats se lavent la figure après le repas ?

Non. Eh bien ! voici.

Un jour, dit-on, une hirondelle fut attrapée par un chat. Le pauvre oiseau, au moment où son ennemi allait le croquer, lui dit :

—Les messieurs se lavent toujours les mains avant le dîner.

—Vraiment ! dit le chat, qui se piquait d'être un gentleman.

Et il procéda à sa toilette.

Pendant ce temps l'hirondelle prit son vol.

Depuis ce jour le chat jura qu'il ne se laverait plus le museau avant le dîner, mais après seulement.

### LEÇON DE CUISINE

*Le maître*.—Graissez bien votre casserole.

*L'élève*.—Très-bien.

*Le maître*.—Puis, tenez-là dans le fourneau à un feu uniforme.

*L'élève*.—Très-bien.

*Le maître*.—Au bout d'une heure, il se sera formé une belle croute jaune.

*L'élève*.—Mais vous ne m'avez pas dit quels ingrédients y mettre.

*Le maître*.—Les ingrédients n'y sont pour rien. On peut y mettre n'importe quoi.